

Marie-Luce Desgrandchamps, *L'humanitaire en guerre civile : la crise du Biafra (1967-1970)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2018, 369 p.

Justine Hirschy

Citer cet article : Justine Hirschy (2022), « Marie-Luce Desgrandchamps, *L'humanitaire en guerre civile : la crise du Biafra (1967-1970)* », *Revue d'Histoire Contemporaine de l'Afrique*, en ligne.

URL : <https://oap.unige.ch/journals/rhca/article/view/cr08>

Mise en ligne : 31 mai 2022

DOI : <https://doi.org/10.51185/journals/rhca.2022.cr08>

Issu de sa thèse de doctorat, l'ouvrage de Marie-Luce Desgrandchamps revient sur la guerre civile du Biafra (1967-1970), au travers d'une histoire transnationale de l'humanitaire. Connue « dans la mémoire collective comme le symbole de la faim en Afrique » (p. 102) et plus généralement comme la naissance de l'humanitaire moderne (p. 124), la crise biafraise est analysée par l'auteure à travers un corpus de sources particulièrement complet, collecté au Nigeria, en France, aux États-Unis et en Grande-Bretagne. La richesse des sources mobilisées permet d'appréhender la crise du Biafra et ses répercussions sur l'aide humanitaire sous un angle novateur, dépassant les études qui résument cette crise à la naissance du sans-frontiérisme ou à une critique de l'aide humanitaire. À travers différentes échelles – le local, le national et l'international – l'auteure apporte une analyse proche des acteurs et des actrices. C'est-à-dire, en se penchant sur la manière dont l'ensemble des acteurs de l'humanitaire « articulent leurs pratiques avec [l]es contraintes normatives en fonctions des autres contraintes imposées et l'urgence auxquelles ils font face » (p. 19).

La première partie revient de manière détaillée sur la crise du Biafra. Plus précisément, cette partie examine la manière dont le Biafra, d'abord associé à une lutte pour l'indépendance, devient progressivement, dans l'opinion publique occidentale, synonyme de famine, puis de crise humanitaire internationale. Cette partie commence par une présentation de la crise elle-même et des violences faites à l'encontre des populations civiles. En analysant la polémique qui naît autour de ces violences et de la controverse du « génocide » de la population Igbo, l'auteure démontre avec finesse comment les différents protagonistes – autorités biafraises et nigérianes – ont respectivement mobilisé ou démenti ces arguments dans le but de légitimer leurs actions. En élargissant la focale d'analyse et en faisant habilement dialoguer les sources, Marie-Luce Desgrandchamps expose le rôle des différents acteurs dans le processus de médiatisation de la guerre Nigeria-Biafra : élites biafraises, missionnaires, organisations de secours, gouvernement britannique et français. La mobilisation de photos d'enfants malnutris et les parallèles avec le génocide des Juifs pendant la Deuxième Guerre mondiale ont pour effet de développer un intérêt grandissant envers le conflit, et de générer une forte émotion au sein de l'espace public en Occident. Cette médiatisation et le sentiment de compassion envers les victimes biafraises dépolitisent peu à peu le conflit. Il est de moins en moins



question dans l'opinion publique occidentale de prendre position pour la sécession ou non du Biafra, mais davantage de déployer des opérations de secours à une crise considérée avant tout comme humanitaire.

Face à l'émotion que suscite cette crise, une importante réponse humanitaire se met en place. Dans un enchaînement convaincant de chapitres, le lecteur est plongé au cœur des opérations humanitaires à côté des principaux acteurs. Plus précisément, en suivant la chronologie du conflit, cette deuxième partie présente les « rapports qu'entretiennent [l]es diverses organisations entre elles et les gouvernements qui leur fournissent souvent les moyens de leurs actions » (p. 121). Les trois chapitres sont construits autour des deux grands moments qui structurent la guerre du Biafra, soit l'été 1968 et l'été 1969. Lors de la première année du conflit (été 1967 à septembre 1968), les acteurs non gouvernementaux occupent le devant de la scène et le Comité international de la Croix-Rouge (CICR) devient rapidement un acteur central des opérations de secours. Le corpus de sources mobilisé dans ce livre permet de démontrer la manière dont les prises de position des différents acteurs résonnent entre elles et poussent le CICR à forcer le blocus pour venir en aide à la population biafraise à la fin de l'été 1968. Les débuts balbutiants de la réponse humanitaire, le rôle des Églises, le soutien officieux des gouvernements occidentaux, la concurrence entre les acteurs, la pression de l'opinion publique sont autant de raisons qui ont poussé le CICR – connu pour sa neutralité – à s'opposer au gouvernement nigérian en mettant en place un pont aérien vers les régions sécessionnistes. Entre 1968 et 1969, un fort déploiement humanitaire voit le jour. L'analyse du théâtre des opérations humanitaires permet à l'auteure de déconstruire la figure du *French doctor* (nom donné depuis la guerre du Biafra aux médecins engagés dans l'humanitaire qui promeuvent entre autres l'ingérence et la laïcité). Alors que la guerre du Biafra est considérée, notamment dans la littérature francophone, comme un moment de rupture et l'élément fondateur d'un nouvel humanitaire, l'analyse au concret des opérations permet de nuancer ces propos et de mettre en évidence « l'ancrage de l'aide humanitaire dans les traditions missionnaires, coloniales et militaires » (p. 187). Finalement, le texte revient sur les derniers mois des hostilités et sur l'après-guerre, soit la perception de l'action humanitaire par les autorités biafraises et le retrait progressif du CICR. Si cette partie permet de mieux comprendre la place des mouvements nationaux de la Croix-Rouge, le manque d'accès aux sources nigérianes se fait sentir et conduit à certaines longueurs lors de la lecture.

La troisième partie, intitulée « revisiter les mythes », porte bien son nom. En effet, cette dernière partie tourne autour de deux grands débats qui entourent la guerre du Biafra. Premièrement, cette guerre a été mobilisée pour mettre en avant les effets pervers de l'aide humanitaire. Toutefois, comme le souligne l'auteure, l'influence des opérations de secours sur le prolongement du conflit est particulièrement difficile à démontrer (transports d'armes, arrivée de devises ou de nourriture, etc.). Le chapitre établit une réalité complexe, qui va au-delà d'une instrumentalisation des acteurs de l'aide humanitaire. Ces derniers, conscients des conséquences de leur action, prennent des décisions pragmatiques face à une urgence. Deuxièmement, la guerre du Biafra est généralement analysée *a posteriori* comme la naissance de « l'humanitaire moderne » – caractérisé par le mouvement sans-frontériste¹. Comme l'auteure le démontre, si l'épisode biafrais a certes joué un rôle de socialisation pour les médecins français, en raison de leur expérience commune face aux violences, l'opposition sur le terrain entre les futurs fondateurs du Médecins sans Frontières (en 1971) et le CICR reste nuancée. D'ailleurs, alors que les médecins français demeurent relativement indulgents face au CICR, les principales critiques émanent principalement des sociétés nationales de la Croix-Rouge, comme le présente le dernier chapitre de cet ouvrage. L'expérience de la guerre civile biafraise et ces critiques vont avoir d'importantes répercussions sur le CICR lui-même. Elles se traduisent par de profondes transformations au sein de l'institution genevoise.

L'accent mis sur la diversité des acteurs et de leurs pratiques permet à l'auteure de complexifier l'analyse, d'apporter un nouveau regard sur la guerre civile du Biafra et de déconstruire un certain nombre de mythes en lien avec l'aide humanitaire, tels que l'instrumentalisation de l'aide, ses liens avec le politique et la naissance du sans-frontérisme et du témoignage. Si un point plus nuancé doit être mentionné, il semble regrettable que l'auteure n'ait pas complété la richesse des sources écrites par des enquêtes orales. Ces dernières auraient pu être notamment mobilisées pour pallier l'indisponibilité des archives nigérianes pour cette période. Cela étant, le lecteur de l'ouvrage

¹ Le mouvement du « sans frontérisme » se présente par ses créateurs comme un renouveau de l'humanitaire fondé sur les notions de témoignages et de devoir d'ingérence – l'aide doit dès lors dépasser les frontières culturelles, religieuses et nationales. Ce mouvement qui donne naissance en 1971 à Médecins sans frontières (MSF) est construit par un certain nombre de médecins français impliqués au Biafra aux côtés du CICR, dont Bernard Kouchner.

de Marie-Luce Desgrandchamps ressort avec une compréhension beaucoup plus fine et précise du CICR et de son mode d'action lors de cette crise qui a façonné son histoire.

*Justine Hirschy
Institut des sciences sociales et politiques
Université de Lausanne (Suisse)*